

**La Reconciliation Forcée : Proverbe Dramatique Mêlé D'Ariettes Et En Un Acte :
Composé Pour Être Représenté Au Palais De S.A.S. Monseigneur Le Prince
Frederic Auguste Pr. De B.L.**

Berlin: Imprimé chez la Veuve Winter, 1775

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1671770781>

Druck Freier  Zugang

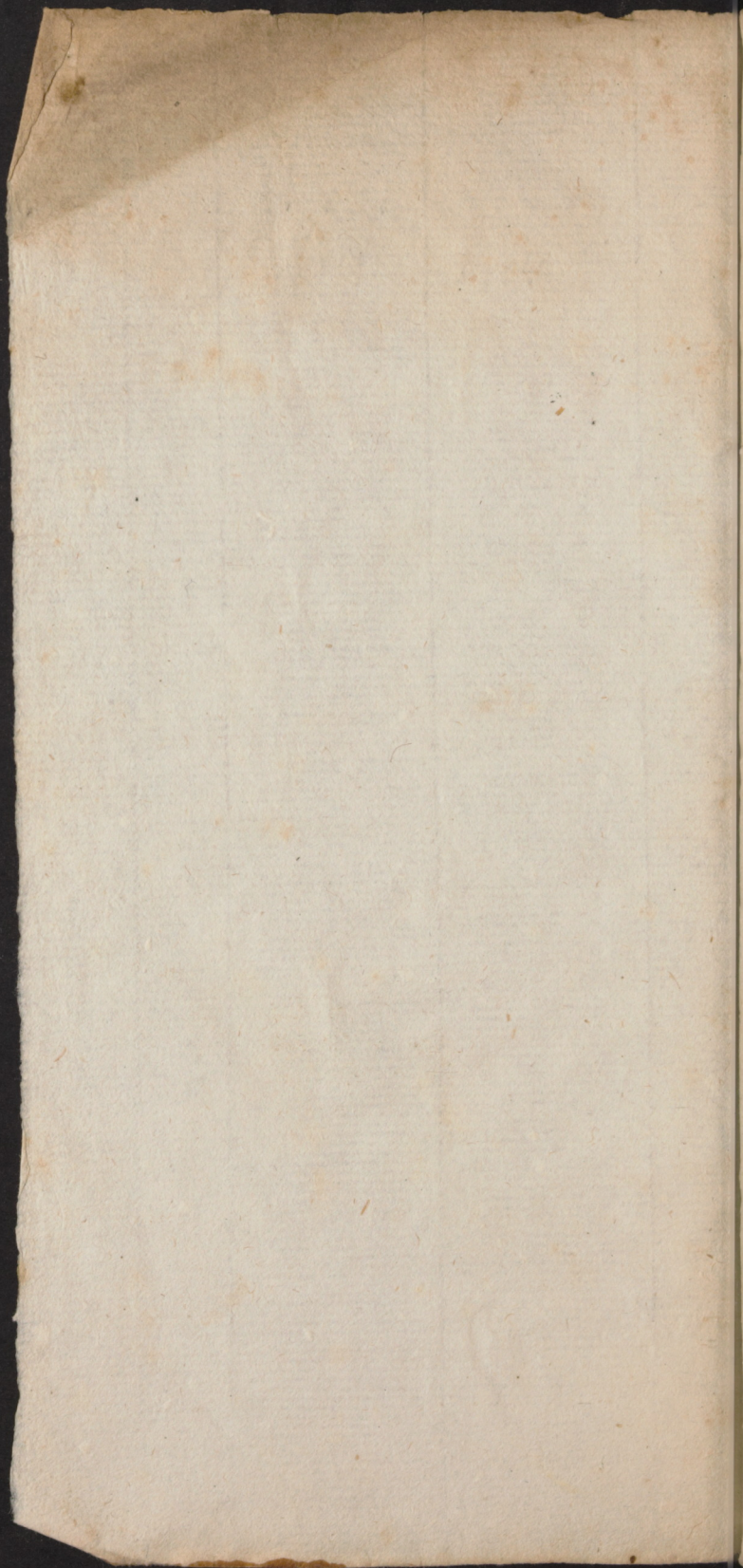




14494

7f

LBN 1095



L A
RECONCILIATION
FORCÉE,
PROVERBE
DRAMATIQUE
MÊLÉ D'ARIETTES
ET EN UN ACTE.
COMPOSÉ POUR ÊTRE REPRÉSENTÉ
AU PALAIS DE S. A. S.
MONSEIGNEUR LE PRINCE
FREDERIC AUGUSTE

PR. DE B. L.

La Musique est d'un jeune Compositeur, nommé
SCHULTZE.

Suivi de la Correspondance de Made. la Baronne
de P*** de Berlin, avec Mr. de
St. A*** de Paris.



BERLIN,
Imprimé chez la VEUVE WINTER. 1775.

PERSONAGES.

LE BARON DE BLAINMORE.

LA BARONNE sa femme.

ADÉLAÏDE leur fille.

ALDAMON, Capitaine au Régiment de Cambresis.

CLERMONT, Président à Mortier.

GERTRUDE, gouvernante d'Adélaïde.

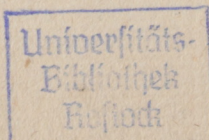
BEAULIEU, maître cuisinier.

Plusieurs domestiques.

Marmitons.

La Scène est dans la maison du Baron

de Blainmore.



L A
RECONCILIATION
FORCÉE,
PROVERBE
DRAMATIQUE
MÊLÉ D'ARIETTES
ET EN UN ACTE.

SCÈNE I.

LE BARON ET LA BARONNE.

La Baronne (en sortant avec le Baron.)

Oui, Monsieur le Baron, je ne souffrirai pas de contradictions. Monsieur de Clermont arrivera aujourd'hui, je l'attends avec impatience, & c'est lui seul à qui je veux donner ma fille.

Le Baron.

Mais, Madame la Baronne, permettez que j'aye aussi ma volonté à moi. J'aime ma fille, je lui destine un meilleur sort; j'attends aujourd'hui de mon côté le Capitaine Aldamon que je connois beaucoup. C'est un garçon qui a du bien, & de la valeur. Il est fils de mon ancien camarade, du

A 2

bra-

brave Colonel Aldamon , qui fut tué à la bataille
de Marplaqet. Or écoutez, je m'en souviens en-
core très bien.

A I R.

Comme le jour commençoit à poindre,
L'ennemi vint nous joindre,
Je me trouvai dans la brigade,
Qui, sans fanfaronnade,
Soutint le plus de feu.
Certes ce n'étoit pas un jeu;
A la pointe du bois
L'on attaqua trois fois;
Le feu du canon
Qui fit bauon, bauon,
Semblable au tonnere,
Renversa le monde par terre,
Et celui de l'Infanterie
Faisant zri, zri, zri,
Nous força, malgré notre courage,
De plier à la fin bagage.
C'est là que près d'un fossé,
Aldamon mort fut renversé.
Villars avec valeur fit la retraite;
Mais si peut-être avec plus de sagesse
Il avoit de son camp couvert la tête,
Il ne se seroit pas trouvé dans la détresse.
La Baronne.
Mais le proverbe dit aussi, que Villars ne peut
pas être partout.

La

Le Baron.
 Ah voyez-vous, Madame, sur cet article là je n'entends pas raillerie ; car la guerre est une belle chose & vous n'y entendez goutte.

La Baronne.
 Et moi, je vous connois ; que si une fois Vous commencez à parler de guerre, vous ne finissez pas d'ici jusqu'à demain. Encore moins par cette raison voudrois-je avoir un Capitaine pour gendre ; car ce ne feroit que des batailles tous les jours.

Le Baron.
 Et votre Robin ne cessera de me remplir mes oreilles de ses procès, protocols & arrêts criminels ; cela Vous plait-il davantage ?

AIR DE LA BARONNE.

Ne médisez pas des Robins,
 Ils sont toujours les plus fins,
 Nous en avons plus besoin,
 Que d'un Capitaine ;
 Car il prendra soin,
 Si quelque procès nous gêne,
 De faire que sans bruit
 L'on pousse la balance
 Pour qu'à notre profit
 Elle tourne la cheance.

Le Baron.
 Je déteste tous les procès ; aussi m'en suis-je bien gardé jusqu'ici, & m'en garderai-je toujours ;

car malheur à un vieux Officier, qui tombe entre les mains de la soi-disante justice.

La Baronne

Vous voilà encore avec vos préjugés éternels; mais vous en aurez un avec moi, si vous résistez au mariage d'Adélaïde avec Monsieur de Clermont.

Le Baron.

Oh nous verrons, nous verrons.

La Baronne.

Mais la voici fort à propos.

S C E N E II.

LE BARON, LA BARONNE, ADÉLAÏDE,

GERTRUDE.

La Baronne.

J'étois prête à vous faire chercher, pour vous dire qu'en fille obéissante vous devez accepter le parti que je vous propose. C'est Monsieur de Clermont, Président à Mortier

Le Baron.

Eh fut-il Président à canons! Je vous dis en père que vous devez donner ce soir votre main au Capitaine Aldamon.

Adélaïde.

Et à qui obéirai-je?

Le Baron & la Baronne ensemble.

A moi.

AIR

AIR D'ADÉLAÏDE.

Ah de grace,
 Pour qu'on vous satisfasse,
 Daignez Vous faire l'effort,
 De décider de mon sort.
 Il seroit trop terrible
 Pour mon cœur sensible
 De voir que mes parens
 De moi fussent mécontents.

La Baronne.

*Mais il ne faut suivre que ma volonté, car je suis
 votre mere, Mademoiselle.*

Le Barcn.

Et moi voire pere;

La Baronne.

*Voilà vraiment une belle raison; comme si l'on n'é-
 toit pas toujours plus sûr de la mere que du pere!*

Le Baron.

Vous dites là de belles choses, Madame, qui, si
 je les croyois, vous feroient mal passer votre
 tems; car si j'avois seulement soupçonné que
 vous puissiez trébucher sur l'article de l'hon-
 neur, oh ventre-bleu, je vous aurois fait enfermer
 entre quatre murailles.

Adélaïde.

Ah ma mere, accordez-moi seulement quelque
 tems pour y réfléchir!

Gertrude.

Daignez permettre que Mademoiselle puisse
 consulter un peu son cœur. Vous m'avez donné

le soin de son éducation, & j'ai quelque droit par-
là de parler pour elle.

QUATUOR.

Le Bar. Que prétendez-vous donc dire?

La Bar. Est-ce à vous à me contredire?

Gertr. Ne grondez pas, je Vous prie:
Je suis à Vous pour toute ma vie,
Par devoir, par déférence,
Et par reconnoissance.

Adél. Oui, oui, la bonne Gertrude.
M'a donné la douce habitude,
De vous obéir sans cesse,
Et de vous aimer avec tendresse.

La Bar. Ah! je veux bien le croire;

Le Bar. C'est pour sa propre gloire.

La Bar. } Mais bien certainement.

& }
Le Bar. } Je ne change point de sentiment.

Adél. Ah! l'on ne veut pas m'écouter.
Et l'on se plait à me rebuter.

La Bar. J'étouffe toute bonté,

Le Bar. Si l'on ne fait ma volonté;

Adél. Ah, calmez-vous, ma mère,

Gertr. Adoucissez votre colere.

Le Bar. } Non, non, c'est en vain;

& }
La Bar. } Je n'écoute plus rien.

Adél. } Soyez, foyez plus tranquille,

& }
Gertr. } N'échauffons plus leur bile,

La Bar. } Ici je ne veux plus rester;
 & }
Le Bar. }
Le Bar. Partez!
Le Bar. } L'on ne doit pas me résister.
 & }
La Bar. }
La Bar. Sortez; (ils fortent.)
 Ah quel chagrin, ah quel chagrin,
Adél. } Dont je ne prévois pas la fin!
 & }
Gertr. } Leur colere à chaque instant redouble,
 Et ne fait qu'augmenter mon trouble

SCENE III.

ADÉLAÏDE & GERTRUDE.

Gertrude.

JE vous plains, Mademoiselle; & plaignez moi
 aussi, car tout ce qui vous cause de la peine,
 m'afflige, parceque je vous suis attachée de cœur
 & d'ame. Mais ouvrez moi un peu votre cœur,
 & dites moi sincérement, si l'on vous laissoit le
 choix, quel seroit celui des deux que vous vou-
 driez bien perdre.

Adélaïde.

Vous savez, que je n'ai fait qu'entrevoir l'un &
 l'autre. Mais comme je ne sçaurois avoir rien de
 caché pour vous, je vous l'avouerai;

A I R.

D'un Soldat la hardiesse,
La valeur & le courage,
M'ont toujours plû davantage,
Que du Robin la finesse.
Au premier, vif & tendre
Avec plaisir je veux me rendre;
Dans l'autre je hais la justice
Dont il couvre son caprice.

Gertrude.

Voilà qui est bien ; mais n'y auroit-il pas quelque préjugé ?

A I R.

Souvent l'on s'imagine,
Qu'une grave & fiere mine
Ne nous annonce dans le cœur,
Que dureté, que froideur.
Mais souvent en revanche,
Un air trop amoureux,
Dans le moment où l'on s'épanche,
Cache un caractère odieux.

Adélaïde.

Je crois bien , que les apparences sont quelque fois trompeuses.

Gertrude.

Examinez donc bien l'un & l'autre ; dites moi ensuite qui vous préférez , & je ferai l'impossible , pour que vos parens vous accordent celui que vous aurez choisi.

(11)

Adélaïde.
Je ne vous cacherai rien, aussi n'est-ce qu'en
vous que j'ai confiance.

SCENE IV.

ADÉLAÏDE, GERTRUDE, UN DOMESTIQUE.

Le Domestique.

LE Capitaine Aldamon demande s'il est permis
d'entrer ?

Adélaïde.

Le ferai-je entrer ?

Gertrude.

Et pourquoi pas !

Adélaïde.

Voyons-le donc ; qu'il entre !

SCENE V.

ADÉLAÏDE, GERTRUDE, ALDAMON.

Aldamon.

AH permettez, belle Adélaïde, que j'accoure
pour vous rendre mes devoirs. Combien vos
charmes ne font-ils pas embellis depuis que je ne
vous ai vue !

Adélaïde.

Ah. Monsieur, vous en dites trop.

Aldamon.

Non, je vous assure ; & j'en veux bien à ma

destinée de n'être pas arrivé plutôt. A peine ai-je reçu la lettre du Baron, que j'ai pris la poste. J'ai fait vingt lieues d'une traite, & chaque lieue m'a paru durer un jour, tant il me tarδοit de vous voir, de vous admirer & de vous déclarer les sentiments de mon cœur.

Adélaïde.

Gertrude, qu'en dites vous?

Gertrude.

Il est aimable.

Aldamon.

Permettez moi donc, comme j'ai l'aveu de Monsieur votre pere, de vous expliquer tout ce que je sens en me trouvant vis-à-vis de la plus charmante & la plus aimable personne du monde, & qui donneroit de l'envie aux Dieux-mêmes.

Adélaïde.

Je ne faurois, Monsieur, répondre assez bien à tout ce que vous me dites d'obligeant.

Aldamon.

Votre pere vous feroit-il violence, en vous ordonnant de me donner une main si chere?

Adélaïde.

(Je suis toute confuse.)

Gertrude.

Prenez courage.

Aldamon.

Vous aurois-je pû déplaire? vous êtes trop juste, pour être offensée d'un transport, qui ne pren-

prend sa source que dans vos attraits; ce sont eux,
qui m'ont inspiré la plus vive ardeur.

A I R.

Vos yeux, belle Adélaïde,
Me serviront de guide,
Pour conduire mon cœur
Au plus parfait bonheur.
Je ferai sous le ciel
Le plus heureux mortel
Si vous m'aimez vous-même,
Autant que je vous aime.

Adélaïde.

Je ne saurois me décider aussi vite.

Aldamon.

Ah de grace!

Gertrude.

Il me semble que je vous devine, Mademoiselle!
Le Capitaine a fait une vive impression sur votre cœur.

Adélaïde.

Ah ma bonne!

Gertrude.

Soyez sincère!

Adélaïde.

Eh, bien comme je suis destinée au mariage,
je veux bien vous dire, que je me déciderai selon
toutes les apparences pour vous.

Aldamon.

Voilà un mot, qui décide mon bonheur.

Adé-

Adélaïde.

Ne me trahissez pas de grace ! Vous voyez donc, Gertrude, que je fais tout ce que vous voulez.

Gertrude.

La violence, à ce qui me semble, est douce ; mais de la façon aussi que je connois les deux rivaux, le Capitaine, à ce que je crois, se tiendra en place, & Monsieur le Président fera forcé de chercher fortune ailleurs.

Aldamon.

Que me parlez-vous de Président ?

Adélaïde. (en riant.)

C'est votre rival ; ma mere le fait venir.

Aldamon.

Un Président, rival d'un Capitaine ! Ah voilà une chose inouïe !

Gertrude.

Mais il faut que vous le voyez premièrement. J'entends quelqu'un, peut-être sera-ce lui.

SCENE VI.

ADÉLAÏDE, GERTRUDE, ALDAMON,
CLERMONT, UN DOMESTIQUE.

Le Domestique.

V Oici le Président Clermont, qui, sans attendre qu'on l'annonce, m'a suivi d'abord.

SCÈ.

SCENE VII.

ADÉLAÏDE, GERTRUDE, ALDAMON,
CLERMONT.

Clermont.

Où sont la Baronne, le Baron de Blainmore ;
Adélaïde, & qui est cet Officier ?

Gertrude.

Voilà quatre questions à la fois.

Clermont.

Et qui êtes-vous.

Gertrude.

(Quelle froideur!) Je suis, pour vous servir,
Gertrude, gouvernante d'Adélaïde que voici.

Clermont.

Je me la rappelle à cette heure, elle a grandi ;
elle me conviendra assez.

Adélaïde.

(Quelle arrogance!)

Gertrude.

(Contraignez-vous.)

Aldamon.

(C'est donc là ce rival si dangereux, ha, ha,
ha, ha, nous en tirerons bon parti;)

Adélaïde.

(Ah laissez-le, je Vous en prie.

Clermont.

Et cet Officier?

Aldamon

Aldamon.

je suis le chevalier Aldamon , au Régiment de
Cambrétis.

Clermont.

Le nom promet beaucoup. Mais je n'ai jamais
entendu parler de vous.

Aldamon.

Ni moi de vous Monsieur , car je ne fais qui
vous êtes.

Clermont.

Comment , vous n'avez donc pas d'abord vu que
je suis Président à Mortier ?

Aldamon.

Cette charge n'est pas écrite sur votre front.

Clermont.

Le terme est fort , & pourquoi êtes-vous ici ?

Aldamon.

Pour la même cause qui vous amène dans ces
lieux.

Clermont.

Vous me faites donc l'honneur d'être mon ri-
val ?

Aldamon.

J'ai plus de droit que vous , je pense , & je
me passerai avec plaisir (en riant) d'un rival tel
que vous.

Clermont.

Il plaisante , je crois ;

Aldamon.

Non , non , je ne plaisante pas , & c'est au bout
de

de mon épée, que vous verrez qu'un Capitaine
ne souffre pas longtems un Président pour rival.

Adélaïde.

(Ah je Vous prie , arrêtez votre courroux , il
n'en est pas digne , & vous vous perdriez & moi
en même tems.)

Clérmont.

Je crois qu'un Président vaut bien un Capi-
taine,

A I R.

Aprenez donc, Monsieur le Capitaine,
Si vous voulez vous donner la peine,
Que ce n'est pas un petit rôle,
Que celui d'un Président.
Il faut qu'à chaque instant
Par Cújas & Bartole
Il pousse des arguments
Pour décider les différends.
Il faut une grande mémoire,
Sans recourir au répertoire,
Pour trouver dans une cause
Le fond de la justice,
Et juger sans qu'on en glose,
Sans que l'on crie à l'injustice.
Celui qui n'a que l'épée & la cappe,
Très facilement s'attrappe,
Quand par ignorance,
Et trop de confiance
Il veut d'abord résoudre
Ce que l'injustice même

B

*Par le plus fort stratagème
Ne sauroit dissoudre.*

Aldamon.

Ah, l'amour a d'autres droits, & je vous prouverai par ma cappe & mon épée, ce que Cujas & Bartole ne fauroient appliquer, sur-tout quand ils sont aussi mal rendus que par vous.

Clermont.

Ah, Monsieur, point d'injures, respectez la Prudence.

Aldamon.

Craignez mon épée.

Adélaïde.

Oh ciel! ne vous échauffez pas, je vous en conjure.

Clermont.

Mais Adélaïde, vous êtes bien indifférente.

Adélaïde.

Vous ne m'avez pas fait l'honneur jusqu'ici de me parler, car vous avez perdu le tems en disputes inutiles.

Clermont.

Ah, j'entends; vous aviez désiré de me parler?

Adélaïde.

Non, en vérité; au contraire je me retire, aussi bien j'aperçois mon pere, qui mieux que moi vous expliquera comment on pense à votre sujet.

Gertrude (à Aldamon.)

Ne faites de bruit mal à propos.

B

SCE-

SCENE VIII.

LE BARON, ALDAMON, CLERMONT.

Le Baron.

Ah vous voilà , mon cher Aldamon ! Que je suis charmé de vous voir ; mais pourquoi n'êtes-vous pas entré d'abord chez moi ?

Aldamon.

C'est que j'ai été arrêté par l'objet aimable qui est la cause de mon arrivée.

Le Baron.

Eh bien ; la trouvez-vous comme je vous l'ai décrite ?

Aldamon.

Je l'avois déjà vue autrefois , mais je la trouve cent fois plus aimable encore que tout ce qu'on peut dire d'elle.

Le Baron.

Ah je l'avois bien cru , aussi est ce un morceau que j'ai conservé pour vous seul ; oui pour vous , car je ne l'ai destiné qu'à un Officier. Ma femme s'est coiffée d'un certain Président à Mortier ; mais je ne permettrai jamais , que ma fille troque l'épée contre le rabat , & si ce Monsieur le Président arrive , je lui ferai comprendre très clairement , que celui qui a été l'ancien Major de Poitou , ne sçauroit souffrir que sa race soit croisée par un griffonneur de proces.

Clermont.

Ah Monsieur , excusez ;

Le Baron.

Qui vient m'interrompre ici ?

Clermont,

Je suis ce Président, ou ce prétendu griffonneur, comme il vous plait de me nommer, que la Baronne destine à sa fille.

Le Baron.

Oui ! Eh bien, vous savez à présent comment je pense à votre sujet. Je ne vous ai pas fait venir, & c'est à vous, à vous rendre chez la Baronne qui vous a appelé, car vous n'êtes pas mon homme, & je ne veux avoir rien de commun avec vous. Allez, allez ; voilà le chemin qui mène chez Madame ; mais foyez sûr aussi, que tant que je vivrai, vous n'aurez pas ma fille.

Clermont.

Ah, ah, ah ! d'autres tems, d'autres mœurs ; il faudra voir.

SCENE IX.

LE BARON, ALDAMON.

Le Baron.

JE crois, parbleu, qu'il s'est berné de moi ! ah je l'attrapperai. Ne craignez rien ; il ne vous débusquera pas.

Aldamon.

Je reconnois tout le prix de vos bontés, & ce n'est qu'à leur égard, & pour ne pas causer de la peine

peine à la charmante Adélaïde, que j'ai retenu
ma colere, lorsque ce Président est venu tantôt
m'échauffer la bile par ses propos; mais il m'en
rendra compte.

Le Baron.

Bon cela. Voilà ce feu que j'aime.

A I R.

Etant à votre âge
J'étois encore Enseigne;
Quand de l'amour me prit la rage,
J'attaquois & fille & duégne:
Si quelque rival assez hardi
S'opposoit à l'entreprise,
Je lui donnois un défi
Et me faisois justice à ma guise.

Aldamon.

Si ce n'est que cela, vous trouverez, Monsieur
le Baron, que vous avez choisi en moi un gendre,
qui sur ce point ne donnera pas un démenti à son
beau pere.

Le Baron.

Tant mieux, tant mieux! mais voilà la Baronne
qui me ramène son éternel Président.

SCENE X.

LE BARON, LA BARONNE, ALDAMON,
CLERMONT.

La Baronne.

Comment! qu'entens-je? Je ne sçaurois revenir de ma surprise! traiter ainsi un Président, un-gendre futur?

Le Baron.

Cela vous plait à dire; il ne doit, s'en prendre qu'à lui même. Pourquoi former des droits sur ma fille sans mon aveu? En un mot, il ne sera pas mon gendre.

Clermont.

Mais je demande pourtant quelque égard pour ma charge.

Aldamon.

Et moi je demande satisfaction pour l'impertinence avec laquelle vous m'avez pensé traiter auparavant.

Clermont.

Suis-je donc dans un coupe-gorge?

Le Baron.

Quoi, que dites vous?

Clermont.

Ma plume & le barreau me défendront contre toutes vos attaques.

Aldamon.

Pour que votre plume & le barreau ne puisse sévir

Évir contre moi , je veux vous ôter d'avance les moyens de vous en servir. (il tire son épée & le poursuit sur le théâtre.)

Clermont (qui court.)

A l'aide, à l'aide! La justice est en danger!

La Baronne.

Courage, il ne scauroit vous tuer!

Clermont. (courant toujours)

Donnez moi un ayle!

La Baronne (qui le couvre de son panier.)

Retirez-vous dans ma chambre; Ah! je n'en puis plus, je suis à demi morte.

(Clermont se sauve)

SCENE X I.

LE BARON, LA BARONNE, ALDAMON,

Le Baron.

Victoire, victoire!

Aldamon.

Ah ce n'est pas pour rien, qu'on attaque un Capitaine!

Le Baron.

Bravo! J'en suis charmé.

La Baronne.

Voilà vraiment un affreux Capitaine; ah Monsieur le Baron, vous faites là de belles affaires.

Trio.

Aldam. Qu'avez vous donc Madame?

La Bar. { Ah, laissez moi, je n'écoute plus rien;
C'est votre tour, mais, mais j'aurai le mien,

Le Bar. De plaisir je sens saisir mon âme.

La Bar. { De rage je me désespere,
Ce n'est pas en vain que je suis mère.

Le Bar. { Ah je ne puis assez le dire
Combien je vais en rire.

Aldam. { Mais ce n'est pas vous qu'on offense,
L'on n'en veut qu'à la Présidence.

La Bar. Ah voulez-vous vous taire!

Aldam. Cen'est qu'au rival que j'ai voulu déplaire.

<i>Le Bar.</i>	[Je puis bien soutenir	<i>La Baronne</i>
		Qu'ainsi l'on viene lui ravir	Je ne puis plus soutenir
&	[Des droits dont avec turpitude	Que l'on me veuille ainsi ravir
		Elle s'étoit fait l'habitude.	Des droits, dont sans inquietude
<i>Aldam</i>	[Je m'étois fait l'habitude.

Le Baron.

Laissons la, & venez avec moi chez ma fille.

SCENE XII.

LA BARONNE *seule.*

Ah je me vengerai! quoi, être insultée si grièvement? Non je n'en puis revenir.

A I R.

Oui, oui Vengeance
Soutiens ma constance,
Et fais sentir,
Qu'il faut m'obeïr

Je sens que je m'enflamme;
Mais offense-t-on une femme,
Offense-t-on une mere,
Qu'il faut que l'on révere?

SCENE XIII.

LA BARONNE, GERTRUDE.

La Baronne.

Ah c'est vous! & que dit ma fille?

Gertrude.

Elle se désole.

La Baronne.

Et pourquoi?

AIR DE GERTRUDE.

„ Je n'ai pas, dit-elle. A J
„ L'ame assez rebelle,
„ Pour vouloir déplaire
„ A mon pere, à ma mere ;
„ Mais pour ne pas mentir
„ Je ne scaurois disconvenir,
„ Que le Président me pêne,
„ Et que j'aime le Capitaine.

La Baronne

Et d'où provient d'abord ce tendre amour ?

Gertrude.

C'est, que le Capitaine est aimable, poli, tendre, insinuant ; le Président au contraire, fier, arrogant.

La Baronne.

Ah ceci me paroît peu vraisemblable ; car il a filé bien doux, quand il a vu la pointe de l'épée du Capitaine, qui l'a renvoyé d'ici comme un petit garçon. J'ai encore une petite dent contre mon Président, d'avoir quitté le champ de bataille si vite ; au moins auroit-il dû marquer un peu plus de fermeté.

A I R.

Mais malgré la peur,
Il faut qu'avec ardeur,
Quoiqu'on le menace,
Il soutienne sa place ;

Car

Car l'on ne doit pas dire,
Que j'ai pu céder,
Et voudroit-il s'en dédire
Il doit pourtant opter.

Gertrude.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas plutôt vous
abandonner au choix de votre fille?

La Baronne.

Quelle proposition? Le sort de ma fille m'inté-
resse bien moins que mon honneur, qui consiste à
faire suivre ma volonté.

S C E N E X I V.

LA BARONNE, GERTRUDE, CLERMONT.

Clermont.

Voyons si le Capitaine est parti!

La Baronne.

Venez donc!

Clermont.

Suis-je sûr, ou je me retirerai dans mon asyle.

La Baronne.

Ne foyez donc pas si craintif!

Gertrude.

(Il faut qu'il ait été attaqué chaudement.)

Clermont.

(Prenons courage!) Je saurai tirer vengeance de
l'affront qu'on m'a fait.

La Baronne.

Voilà les principes qui me conviennent.

AIR

AIR DE CLERMONT.

Ce n'est pas facilement,
 Que l'on m'insulte impunément;
 Je prendrai des mesures
 Si solides & si fures,
 Que l'on verra dans la peine
 Ceux qui me mettent à la gêne :
 Je fais, c'est chapitre, je crois, cinq, six,
 Dans Grotius, si je ne me suis mépris.
 Il est dit: qu'on peut prétendre,
 Si l'on ne fait pas se défendre,
 Que dans un procès l'on implique
 Celui qui vous attaque.
 Il faut pousser jusqu'à l'extrême,
 Menacer avec la vie même,
 Afin qu'une fois pour tout,
 On lui fasse entendre raison,
 De ne plus reprendre le goût
 D'y retourner de la même façon.

La Baronne.

Arrangeons-nous donc, pour mettre l'affaire en train.

Clermont.

Oui, Madame; mais on ne peut pas se hâter en procès.

Gertrude.

Si vous vouliez m'écouter un moment, j'aurois une proposition à vous faire, qui au lieu de tous ces éclats, vous contenteroit peut-être Madame, & le Baron & Mademoiselle Adélaïde.

La

La Baronne.

Et que fera-ce ?

Clermont.

Écoutez !

Gertrude.

Comme la dispute ne roule que sur les deux rivaux, & que chacun, vous Madame, aussi bien que le Baron, veulent soutenir leur parti, & ne point céder l'un à l'autre, Adélaïde fera malheureuse, & n'en aura aucun. Si en revanche, vous laissez le fort en décider, chacun de vous pourra dire, qu'on a fait sa volonté, & Adélaïde acceptera celui que le fort lui donnera en partage.

Clermont.

Prétendez-vous dire, que je dois me battre ? Ah ne vous y attendez pas, & fut-ce la plus belle personne du monde, je la quitterois plutôt, que d'exposer pour elle ma vie. Ce seroit une infraction aux loix de la justice.

Gertrude.

Mais ce n'en seroit pas une du moins à celles de l'amour ?

La Baronne.

Ah, Monsieur le Président, je vous croyois plus de cœur. Quoi, ma fille ne mérite-t-elle pas, que pour l'amour d'elle l'on fasse quelque effort ?

Clermont.

Oh oui ! mais pas à ce point là.

Gertrude.

Je ne prétends pas non plus, que vous devez
vous

vous battre, en vous offrant de tirer au fort. Le
souper va venir; en tirant la fève on fait des Rois,
& pourquoi ne la pas tirer pour faire un époux?
Cela est tout simple.

La Baronne.

Le parti n'est pas tout à fait à rejeter.

Clermont.

(Acceptons-le, car c'est par là que de l'une ou de
l'autre façon je me tirerai avec honneur du mauvais
pas, où je me suis laissé entraîner.) Je l'accepte.

La Baronne.

Si vite?

Clermont.

Ah voyez-vous Madame, la justice militaire est
toujours plus prompte que la nôtre.

La Baronne.

Ah je vous entends. Vous vous rappelez enco-
re la crile de tantôt.

Clermont.

C'est le parti le plus sage. Chacun alors aura fait
ce qu'il aura voulu.

La Baronne.

Eh bien! j'y consens; mais êtes-vous sûre du
Baron?

Gertrude.

Je m'engage à lui faire agréer ce moyen.

La Baronne.

Venez en attendant, Monsieur le Président; en-
trons jusqu'à ce qu'on ait servi la table.

SCE-

SCENE XV.

GERTRUDE *seule.*

Ah nous voilà à la fin au point désiré! Adélaïde sera heureuse, le Baron & la Baronne seront réconciliés, & l'on saura faire déguerpir ce grave poltron de Président.

A I R.

Qu'il est agréable
Après ce trouble extrême,
De sentir le repos désirable,
Qui vous rend à vous même!
Adélaïde est complaisante,
Elle est trop intéressante,
Pour que je n'employe
La plus sure voye,
De faire jouir son cœur,
Du plus sensible bonheur.

SCENE XVI.

GERTRUDE, BEAULIEU, DOMESTIQUES
qui dressent la table.

Ah ça Monsieur Beaulieu, il faut faire un gâteau, où l'on mettra une fève. La forme & la figure est égale.

Beau-

Beaulieu.

J'en ai un qui est prêt, il ne faut que le mettre au four; mais ce n'est pas de ces gâteaux exquis.

Gertrude.

Oh il paroîtra toujours tel à celui qui aura la fève. Mais Monsieur Beaulieu, un mot à l'oreille; (elle lui parle à l'oreille.)

Beaulieu.

Bon, je comprends!

Gertrude.

Si vous me trompez, vous êtes perdu. Mais aussi, si vous me servez bien, vous aurez une bonne récompense.

Beaulieu.

Mais nous ne sommes pas aux Rois?

Gertrude.

Ce gâteau servira de réconciliation, & le sort des amans sera décidé par là. Celui qui trouvera la fève, aura Adélaïde.

Beaulieu.

A présent je comprends ce que vous m'avez dit tantôt.

Gertrude.

Où, mais chut! aussi faut-il, que j'avertisse le Baron, le Capitaine & Adélaïde.

SCÈNE XVII.

BEAULIEU, & les DOMESTIQUES

Beaulieu.

Ce plat doit être placé là. Allez dire à la Merluche, qu'il mette le gâteau au four; pour la fève, je n'y mettrai moi-même, pour être sûr de mon fait; & comme ce gâteau doit faire des merveilles, avertissez mes marmitons, qu'ils s'habillent; car je préparerai aux convives un petit divertissement.

SCÈNE XVIII.

ALDAMON & BEAULIEU.

Aldamon.

Ah vous voilà donc encore! Le Baron vient d'accepter la proposition; Gertrude nous a tout dit. Voilà cinquante louis. N'y manquez pas, n'y manquez pas au moins, vous en aurez bien d'autres encore pour la nôce.

Beaulieu.

Je suis tout à vous. (Parbleu il aura la fève, ou je ne fais pas mon métier.)

Aldamon.

Allez donc vite, je vous en prie. (Beaulieu fort.)

SCENE XIX.

ALDAMON, ADELAÏDE, GERTRUDE.

Adélaïde.

Je vous cherche pour vous demander, si vous êtes
convaincu, que tout ira selon notre gré & nos desirs.

Aldamon.

Je n'en ai plus aucun doute.

TERZETTO.

Adél. Vous m'en assurez donc,
Mais que le moment est long,
Quand on vit dans l'attente
De se voir à la fin contente.

Aldam. Ne craignez plus rien,
A présent tout ira bien,
Prenez en pour augure
Mon cœur qui vous en assure.

Gertr. Beaulieu nous est fidèle,
Je connois pour vous son zèle,
Il ne sauroit vous trahir,
Car il a promis de m'obéir.

Adél. Mais s'il change de sentiment ?

Aldam. Il s'expose à mon ressentiment.

Gertr. Non, non, il ne peut changer,
De coups il voudra se garder,
Et préférera l'avantage.

Qu'on lui promet en partage.

Adél. Flattons nous donc de l'espérance

Ald. De jouir bientôt de la récompense

Gertr. Du plus tendre attachement.

Adél.

Adel. & Ald. Qui nous liera }
Gertrud. Qui vous liera } constamment.

S C E N E X X.

LE BARON, LA BARONNE, ADÉLAÏDE,
ALDAMON, CLERMONT,
GERTRUDE.

Le Baron.

Vous voilà donc déjà. La paix regnera à présent dans ma maison. (à Aldamon) vous êtes sûr de votre affaire. Monsieur le Président, une autre fois plus de complaisance.

La Baronne.

Monsieur le Capitaine, à l'avenir moins d'emportement.

Le Baron.

Ah que le fort (je m'en réjouis d'avance) est une belle chose ! Car c'est par le fort aussi, que les batailles se gagnent la plupart du tems.

La Baronne.

Et souvent aussi les procès, n'est-ce pas Monsieur le Président ?

Clermont.

Pardonnez-moi, ce n'est que par la justice.

Le Baron.

Eh n'entrons plus en litige. Amuſons-nous & mettons nous à table. Ma fille, venez à côté de moi ; Monsieur le Capitaine, mettez-vous près de ma fille, & Gertrude à côté du Capitaine.

C a

L a

La Baronne.

(Qui se met à la gauche du Baron.)

Et vous, Monsieur le Président, prenez place près de moi; car ceci ne dit encore rien. Le fort décidera, & vous serez peut être obligés de troquer vos places.

Tous ensemble.

Oui: le fort décidera de tout.

Le Baron.

Mais je ne vois pas le gâteau?

Gertrude.

Il va venir.

Le Baron.

Mangeons toujours en attendant. Voilà pour vous ma fille.

Adélaïde.

Je ne saurois, mon pere, j'ai le cœur trop ferré.

Le Baron.

(Mais tu sçais tout . . .) Voilà pour vous, mon cher Aldamon; mangez, le morceau est bon.

Aldamon.

L'on n'a pas d'appetit, quand on n'est occupé que de ce que l'on aime.

Le Baron.

Ha, ha, ha, parbleu, vous êtes donc bien tendre. Je n'aurois pas crû que l'amour eût pu faire une si vive impression sur le cœur d'un vaillant Capitaine. Je vous souhaite la fève, je ne saurois m'en cacher. (aussi bien l'aura-t-il) Prenez ce verre,

verre, c'est de l'excellent Champagne; c'est un bon confortatif, il anime les esprits pour le combat. Vous en aurez un. Vous m'entendez!

Aldamon.

Si vous permettez, je vuidrai ce verre à la santé de la belle Adélaïde.

Le Baron.

Oh de grand cœur!

La Baronne.

Eh Monsieur le Président, il me paroît; que vous mangez avec bon appetit, pourvu qu'il y ait des plats qui soyent à votre goût.

Clermont.

Ah! La chere est délicateuse, & en tel cas je fais prendre mon parti; car si par un fort funeste je viens à perdre Adélaïde, je n'aurai pas perdu au moins mon souper.

La Baronne.

Mais qu'entends-je! La Musique, & d'ou nous vient-elle?



SCÈNE XXI.
Les Acteurs précédents: Beaulieu (qui entre précédé des marmitons, qui se sont travestis, après une marche légère. Il porte le gâteau; fait trois fois le tour de la table, & met ensuite le gâteau au milieu de la table.)

La Baronne.

Et pourquoi cette musique?

Beaulieu.

Comme ce gâteau produit une réconciliation dans la famille, & va décider du sort de deux amans, j'ai crû, qu'il falloit célébrer cet événement par quelque divertissement de cuisine, parceque c'est d'elle qu'on tire la source de la réussite de cette merveille. J'ai marqué aussi ce gâteau dans mon grand livre de cuisine avec de grands caracteres, sous le titre, *Tourte de Réconciliation, ou de nûce*: pourque, si jamais bruit arrive dans une maison, ou que l'on ait envie de se marier, l'on s'en serve comme d'un remède spécifique.

Le Baron.

Bon ça, Monsieur Beaulieu, toujours gai, toujours nouveau, en fait d'inventions.

Gertrude (à Beaulieu.)

(Où est-elle?)

Beaulieu.

(A gauche;)

Ger-

Gertrude.

(Chut! je ne la manquerai pas.)

Le Baron.

Tranchons le gâteau?

Clermont.

Arrêtez; Vous ne sauriez le couper, car il faut que cela se fasse impartialement.

Gertrude.

Je le couperai moi; je suis impartiale; car j'en n'ai point d'amant à table.

Tous. (à l'exception de Gertrude.)

Oui oui, coupez-le.

Gertrude.

(Après avoir coupé le gâteau.)

Prenez, Monsieur le Capitaine. (elle y est.)
Prenez Monsieur le Président; (ils prennent chacun le morceau que Gertrude leur présente, & comme ils n'y trouvent ni l'un ni l'autre la fève.)

S E P T U O R.

Aldamon. Ah je n'ai pas la fève,

Adélaïde. Oh ciel, je suis perdue!

Le Bar. Mais, trêve, trêve,

Clermont. Je ne l'ai pas encore vue.

La Bar. Je triomphe d'avance

Gertrude. Je suis toute en transe!

Beaulieu. Il faut que l'on éprouve,

Car certes elle s'y trouve.

Aldamon. Ah non, l'on m'a trahi,

J'en suis tout anéanti!

Adélaïde. Je suis au defespoir,
Je perds tout mon espoir.

Beaulieu Mais pas tant d'impatience,
Cherchez, elle y est en conscience.

Toue. Cherchons, cherchons de nouveau;
Car ce n'est qu'en cherchant
Qu'on peut ôter le bandeau.
De ce qu'on nous veut cacher souvent.

Beaulieu.

Il faut qu'elle y soit, ou je me pends!

Aldamon.

(Qui avalant presque tout le morceau, pour ne pas perdre la fève, est prêt d'étouffer, commence à touffer.)

Ho, ho, ho.

Adélaïde.

Au secours, au secours!

Aldamon. (touffant.)

Ho, ho, ho!

Le Baron.

Un verre d'eau.

Gertrude. (qui lui en présente un.)

En voilà un.

Aldamon.

(Qui ne le prend pas, mais qui, à force de touffer, pousse la fève du gosier, & la fait tomber en touffant sur l'assiette).

Ah la fève, la fève, que je suis heureux!

Le

Le Baron.

Oui parbleu, car vous avez pensé étouffer de bonheur.

Adélaïde.

Je ne me sens pas de joye ! Ah mon cher Aldamon, je vous puis donc embrasser comme mon époux ?

La Baronne.

Mais est-ce bien là la feve ?

Beaulieu.

Oui, assurément, il n'y en avoit pas d'autre ; (& s'il y en avoit eu mille, il auroit toujours trouvé la sienne.)

La Baronne.

Monsieur le Président, vous l'avez voulu (elle lui dit à l'oreille : la peur vous l'avoit dicté.) Je m'en lave les mains.

Clermont.

(Ne parlez-pas de peur ; je suis charmé aussi de quitter à si bon marché une maison, où l'on ne parle que de claires épées ; ce n'est pas la mon fait.) Je prends part à votre joye.

Le Baron.

Voilà ce qui est parler en docte Président.

Aldamon.

Sans rancune, Madame !

La Baronne.

Oui sans rancune ; il n'y a plus d'autre remède.

VAUDEVILLE.

Aldamon.

Lorsqu'un fort trop rigide,
 Sembloit me séparer d'Adélaïde,
 Je perdois presque toute espérance,
 Il ne me restoit que la confiance
 De trouver le bon morceau,
 Et la fève du gâteau.

Adélaïde.

Quoique toujours obéissante
 J'étois cependant très impatiente.
 Pour voir quelle seroit la façon,
 Dont se serviroit Aldamon,
 Pour trouver le vrai morceau,
 Et la fève du gâteau.

Le Baron.

Le guerrier vif & vaillant,
 Qui pour sa patrie avec plaisir s'expose,
 Et qui dans les combats tout fumant
 De ruisseaux de sang la terre arrose,
 Ne court qu'après le vrai morceau
 Et la fève du gâteau.

La Baronne.

Quand on borne son désir,
 'A voir certain point s'accomplir,
 Et que par un fort contraire
 Tout s'accorde à nous déplaire,
 C'est manquer le bon morceau,
 Et la fève du gâteau.

Clermont.

J'avois cru, pour un Président,
 Qu'on auroit plus de déférence;
 Mais je vois bien à présent,
 Que l'on ne s'est pas fait de conscience
 De me fruster du vrai morceau,
 De la fève du gâteau.

Gertrude.

L'on ne peut taxer d'injustice
 Celui, qui par tendresse
 A recours à l'artifice,
 Et fait par un tour d'adresse
 Trouver d'abord le vrai morceau
 Et la fève du gâteau.

Beaulieu.

Vous qui cherchez bonne fortune,
 Pour éviter toute rancune,
 Accourez, venez chez moi,
 Je vous enseignerai de bonne foi,

Com-

Comment trouver le vrai morceau,
Et la fève du gâteau.

Compliment.

Si Henri se complait d'entendre,
Ce qu'un attachement tendre
Pour lui peut avoir conçu,
Nous espérons avoir reçu
Le bon morceau, le vrai morceau,
Et la fève du gâteau.



EXPLICATION

DU PROVERBE

Trouver la fève dans le gâteau;

EXPLICATION

DU PROVERBE

Trouver la sève dans le gîteau.

CORRESPONDANCE

DE MADE. LA BARONNE DE P. ***

DE BERLIN

AVEC M. DE ST. A. ***

DE PARIS

AVRIL 1775.

AVIS DES EDITEURS.

SI nous avons affaire à des François, nous leur dirions comment ce manuscrit est tombé entre nos mains; cette Nation est si frivole, si curieuse; elle veut tout savoir, il faut pour la moindre production, remonter jusqu'aux œufs de Lédæ; mais graces au ciel, les Allemands s'attachent à la chose, sans s'embarasser des circonstances. La réputation de l'Auteur de la *Réconciliation forcée* nous a enhardi à faire imprimer ce petit Commentaire à la suite de sa pièce; il a trop bon esprit pour s'offenser de cette liberté, & trop bonne opinion de lui-même, pour ne pas être au-dessus de cette critique

LET-

L E T T R E

DE MAD^{ME}. LA BARONNE DE P.***

A M. DE ST. A ***

Berlin ce 12 Février 1775.

JE vous remercie, Monsieur, des Plumes, des Bonnets, & des livres que vous m'avez envoie. Les Bonnets sont charmans & votre made. Beau-lard est une femme précieuse; mais en revanche, les productions littéraires de votre Capitale sont noires; j'ai été effraie de tous ces Mémoires volumineux qui attaquent des citoyens de tous les ordres & qui roulent sur des objets si atroces, que la malignité humaine a peine à les concevoir. L'heureux génie de votre Nation auroit-il troqué sa Marotte contre les serpens des Euménides! cela fait horreur & pitié, en tems de Carnaval surtout! votre Capitale doit être attristée, flétrie, raffasée de toutes ces productions où la méchanceté humaine est développée dans un si grand jour, où les accusations respectives sont si adroitement présentées, qu'on ne fait qui a tort ou raison. Je vous plains, vos bals doivent être défects; comment pourroit-on avoir cœur à la danse, quand on est affligée de cette maladie épidémique de Mémoires & d'histoires abominables?

En

En vérité la Nation Charmante , les enfans gâtés de la Nature font devenus de bien méchans sujets.

Je vous suis obligée des airs choisis de l'Opéra de M. Gluck adaptés au Clavecin par M. Edelmann; on m'a dit du bien de ce jeune Compositeur, & les Sonnettes de lui que vous m'avez envoyées, il y a un mois, m'ont fait grand plaisir; je suis d'ailleurs très grande admiratrice de l'Orphée qui a été vous enchanter, & dont les sons mélodieux ont fait taire les croassemens dont on vous écorchoit les oreilles depuis un siècle. Quant aux pièces de théâtre que vous m'annoncez, je vous remercie, nous avons des Drames à revendre, & ce ne vaut pas la peine de s'approvisionner ailleurs quand on est si bien fourni chez soi. Nous avons un M. de B. L. qui est bien le plus fécond Compositeur qu'il soit possible de trouver; il nous en donne tant que nous en voulons, cela ne lui coûte rien, & nous n'avons que la peine de les voir représenter & de les admirer, je suis sûre que vous ne nous soupçonnez pas d'être si riches; vous autres François vous avez tant d'amour propre, vous êtes si prévenus en votre faveur, vous vous êtes donné un Privilège exclusif de goût en fait de modes & d'ouvrages de Théâtre; mais pour vous attérrer d'un coup & vous convaincre, je vous envoye un *Proverbe Dramatique* de notre Coriphée; c'est une de ses dernières productions; lisez & admirez. Je vous prie instamment de me mander l'effet que la lecture aura fait sur vous; il y a ici quelques Frondeurs qui prétendent que

D

cela

cela ne vaut rien. Mais ce sont des gens de mau-
 vaise humeur. Moi je suis trop bonne patriote
 pour me ranger de leur avis, & je regarde le mé-
 rite d'un Auteur National comme un article de
 foi; le doute me paroîtroit un sacrilège. Je m'e-
 suis voulu du mal de m'être surprise dans quelques
 baillemens involontaires à la représentation chez
 S. A. S. Monseigneur le Prince F. A. où le Pro-
 verbe a été joué avec beaucoup de magnificence
 & d'intelligence; il falloit que je fus mal dispo-
 sée, & je me reproche d'autant plus ces baille-
 mens, que je les ai commiqués à l'assemblée. . . .
 Même dans ce moment ci le souvenir (non de la
 pièce) mais de cette affection involontaire me fait
 étendre les bras & ouvrir la bouche outre mesu-
 re. Je finis de peur de vous faire gagner mon
 mal. . . . Adieu Monsieur, j'attends avec impa-
 tience votre réponse & vous renouvelle tous les
 sentimens avec lesquels je suis très parfaitement,
 Monsieur, votre très humble & très obéissante
 servante, La Baronne de P * * *



RE-

R É P O N S E

D E M. D E St. A. * * *

A

MADAME LA BARONNE DE P. * * *

2 Mars 1775.

EN honneur, Madame la Baronne, c'est un guet-à-pens. . . J'en ai l'estomac brisé & la bouche démantibulée ; oh ! Ne vous frappez par si fort la poitrine des baillemens que vous avez éprouvés à la représentation du Proverbe Dramatique, ils étoient bien naturels & bien mérités ; ne vous donnez pas non plus les honneurs de ceux qui ont gagné toute l'assemblée, c'est à l'Auteur seul qu'en appartient la gloire ; je n'ose y songer de peur de retomber dans ces vapeurs convulsives. . . .

Mais est-ce bien sérieusement qu'on joue de pareilles drogues chez vous ? dans le Palais d'un grand Prince ? Dans la Capitale d'un Monarque, qui, après avoir déposé les foudres de la guerre, manie quelque fois le Luth d'Horace & en tire de divins accords ? Il faut que vous me le disiez, pour que je le croye : Nicolet, qui est un de nos saltinbanques de foire, refuseroit une telle pièce

D 2

pour

pour ses tréteaux ; & elle est donnée pour amuser une Cour policée ! . . . Je vous en garderaï le secret, Madame la Baronne, c'est tout ce que je puis faire de mieux, j'aurôis trop peur qu'on ne vous appellât *barbares* dans les clerces où l'on fauroit que vous goûtez de pareils passe-tems.

Ne me croyez, je vous prie, ni prévenu, ni de mauvaise humeur, j'ai commencé la Lecture de votre Drame avec les intentions les plus favorables, ayant de l'estime pour l'ouvrage sur votre parole; mais il m'est tombé des mains dès la seconde page à l'air de la *Bataille de Marston*, les *Bauon bauon du Canon* & les *zri zri de l'Infanterie* m'ont fait un effet que je ne puis vous dépeindre. J'ai trouvé cette poésie imitative d'un goût nouveau, je défis le Gazettier Hollandois le plus ignorant de faire de la plus détestable prose rimée que celle là.

Pour vous prouver, Madame la Baronne, que ce Jugement n'est point exagéré, j'ai pris sur moi de lire jusqu'au bout. C'étoit bien là le cas de ne retrancher que la Lettre N. au mot *fin de l'ouvrage* & d'en faire la critique en une Syllabe; mais cela ne vous convaincroit peut-être pas; il faut donc vous prouver que votre *Proverbe Dramatique François, mêlé d'arriettes* n'est ni *Proverbe*, ni *Dramatique*, ni *François* en prose comme en vers, que les arriettes sont un ramassis de paroles qui n'ont ni rime ni raison, que les Personnages sont à l'unisson des paroles, & que ce n'est là ni le ton de la bonne Compagnie, ni celui de la bonne plaisanterie.

D'a-

D'abord, Madame la Baronne, ce n'est point un Proverbe, l'explication qui est à la fin le prouve, *trouver la fève dans un gâteau*, qu'est ce que cela veut dire? Je connois mes Proverbes, je fais mon Jancho par Cœur, j'ai lu M. de Carmontel, je n'ai jamais entendu dire que *trouver la fève dans un gâteau* fût un Proverbe, je vais vous en citer ici un ou deux qui pourront servir d'exemple à M. de B. L. *Il faut que chacun se mêle de son métier. Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire* &c. Voilà des Proverbes; si à présent j'en voulois faire un petit Drame je mettrois en Scène, pour le premier, un Allemand qui se seroit adonné à un tout autre genre d'occupations & d'étude que celui du François, de la poésie & des Drames; pour le rendre un peu Comique je lui supposerois une dose d'amour propre assez forte pour se croire du talent pour tout ce qu'il voudroit entreprendre, il auroit été dans un Cercle, & auroit entendu louer les Proverbes Dramatiques de M. Carmontel; mon homme qui ne doute de rien auroit offert d'en composer; on le verroit se grattant le front, travaillant malgré Minerve, enfanter péniblement *la réconciliation forcée*. Pour joindre le second Proverbe au premier & les faire jouer à la fois, il y auroit quelques imbécilles qui s'extaseroient en entendant cette misérable Rapsodie. Vous voyez, Madame, que les gens sensés devineroient le mot des deux énigmes; d'un côté les pitoyables efforts de la montagne qui accouche *d'une fève* leur feroit dire, & mais quel Diable, de quoi s'avise ce Mr. de B. L. de

vouloir composer des Proverbes François, c'est un honnête homme, mais cela ne suffit pas; qu'il laisse ce soin aux gens qui savent la langue, qui connoissent le Théâtre, qui ont de la gaîté, de la finesse dans l'esprit, *il faut que chacun fasse son métier*; ainsi la moralité du Proverbe naît de l'Action & s'y applique: de même on trouveroit l'application & la moralité des Vers de Boileau dans les éloges qui seroient prodigués à M. de Blaimore & à sa clique. Or je vous demande, Madame la Baronne, s'il y a quelque chose qui ressemble à cette marche dans la *réconciliation forcée*.

Ce Proverbe, qui n'en est pas un, n'est pas plus un Drame; un Drame suppose une action où il y a de l'intérêt, un développement, une intrigue, une gradation dans les intérêts & un dénouement; les Personnages doivent être conformés au Caractère qu'ils ont dans le monde connu; si ce sont des gens de condition, ils doivent s'exprimer avec décence & noblesse; si c'est une jeune fille, elle doit être douce, timide, honnête &c. &c. Mais rien de tout cela dans le gâteau de M. de B. L. C'est une vieille servante qui fait l'intrigue & un Cuisinier le dénouement; le Baron est un rustre, la baronne une Mégère fort malhonnête, Madelle. Adélaïde une petite personne fort fotte & fort gauche, le Capitaine Aldamon un fier-a-bras, un vrai destructeur de moulins à vent; le Président Clermont un imbécile plus bête que le plus inepte tabellion de village, la gouvernante Gertrude une vieille appareilleuse, & le Cuisinier Beaulieu un empoisonneur qui fait
des

des gâteaux, qui font lever le Cœur; tous ces personnages hétéroclites s'expriment d'une manière encore plus extraordinaire. La Baronne, par exemple, dit à sa fille.

Mais il ne faut suivre que ma volonté, car je fais votre mere, Mademoiselle.

Le Baron.

Et moi votre pere.

La Baronne.

Voilà vraiment une belle raison; comme si l'on n'étoit pas toujours plus sûr de la Mere que du Pere!

Cela s'appelle s'exprimer avec autant de délicatesse que de prudence & d'honnêteté devant son mari & sa fille; en vérité Melle. Adélaïde est là à une belle école, & vous conviendrez facilement, Madame la Baronne, que vous ne voudriez pas pour beaucoup prendre le stile de Madame de Blainmore & debiter de pareilles gentilles à M. votre époux, fut-il aussi brutal, aussi bourru que M. de Blainmore ou M. le Capitaine Aldamon; car je me flatte que l'on n'a pas voulu faire de ce matamore un homme de courage; je ne connois rien de si sot que ces Messieurs à cocarde, qui sont toujours prêts à mettre flamberge au vent, non pas contre un de leurs Camarades, qui pourroit leur répondre, mais contre un Financier ou un Robin, comme si le métier de ces gens là étoit de spadafliner. Aussi M. de Clermont laisse-t-il le champ libre au Don Quichotte qui fait le moulinet avec sa féraïlle, & crie après *Victoire, Victoire.* Je pense que les braves Militaires de Prusse ne se reconnoîtront pas dans ce portrait,

pas plus que les graves Sénateurs de Berlin dans celui de M. Clermont : quelle gaucherie ! quelle platte impudence ! Et cette gouvernante d'Adélaïde qui l'exhorte si charitablement de *prendre courage* vis-à-vis de son amant, qui s'agite, se tracasse où sera la fève pour que sa chère pupille tombe dans les bras de M. Aldamon comme le morceau de gâteau dans son gosier. Je ne finirois pas si je voulois passer en revue chaque personnage, & pour citer toutes les platitudes qu'ils débitent, il faudroit copier leur rôle d'un bout à l'autre. Mais le comble du ridicule, c'est lorsque M. Aldamon regorge proprement la fève au nez de sa chère future & de l'honorable assistance. . . . Je suis toujours surpris que l'assemblée n'aye pas été tentée de faire paroli au même instant, car le Drame, les personnages, le stile, les vers, tout étoit bien fait pour exciter des nausées ; quel François bon Dieu ! Un Major de Poitou *qui ne veut pas que sa race soit croisée par un griffonneur de procès*. Remarquez que M. le Major prend sans doute M. le Président pour un Procureur ou un Greffier, ce même Major qui dit au Président, *c'est à vous à vous rendre chez la Baronne qui vous a appelé, vous n'êtes par mon homme, & je ne veux rien avoir de commun avec vous, allez allez, voilà le chemin qui mène chez Madame*. Les vers sont un peu plus ridicules que cette prose, encore il y en a de toutes mesures, des courts, des longs, des boiteux. On nous donnoit il y a quelques jours aux François la *Nouveauté*, petite pièce en un Acte. Dans cette pièce un poëte offroit à un

Musi-

Musicien de lui vendre des vers à 5. 10 f. le millier sans les trier, à prendre comme ils viendroient sous la main.

M. de B. L. a été à ce Magasin & a joué de malheur, car il a tombé sur le mauvais coin. Je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil à l'air du Président.

Aprenez donc, Monsieur le Capitaine,
Si vous voulez vous donner la peine,
Que ce n'est pas un petit rôle,
Que celui d'un Président.
Il faut qu'à chaque instant
Par Cujas & Bartole
Il pousse des arguments
Pour décider les différends.
Il faut une grande mémoire,
Sans recourir au répertoire;
Pour trouver dans une cause
Le fond de la justice,
Et juger, sans qu'on en glose,
Sans que l'on crie à l'injustice.
Celui qui n'a que l'Epée & la Cappe,
Très facilement s'attrappe,
Quand par ignorance,
Et trop de confiance
Il veut d'abord résoudre,
Ce que l'Injustice même
Par le plus fort stratagème
Ne sauroit dissoudre.

La Musique de M. Schultze a-t-elle répondu à ces vers? Il y aura eu quelque accompagnement obligé de chaudrons, car M. Beaulieu *toujours gai*,

toujours nouveau en fait d'inventions, a fait célébrer cet
 événement par quelque divertissement de Cuisine, parce-
 que c'est d'elle qu'on tire la source de cette Mer-
 veille, & il a marqué ce gâteau dans son grand livre
 de Cuisine avec de grands caracteres sous le titre, Tour-
 te de Réconciliation ou de Noce; pour moi, Mada-
 me, je n'ai plus qu'un Conseil à donner à l'Im-
 primeur de cette farce, vraiment digne d'être
 commandée par un Marmiton; c'est d'envoyer tou-
 te l'Edition à la Beurriere qui la revendra à M.
 Beaulieu, lequel la portera en Compte dans son
 grand livre de Cuisine à M. le Baron sous le titre
 de feuilles vomitives. La plume me tombe des
 mains, je voulois vous parler de notre Barbier de
 Séville; mais votre gâteau m'a trop fait mal au
 cœur, & le beure en est par trop fort, puisse quel-
 que ame charitable guérir M. de B. L. de l'envie
 de vous donner quelque nouveau plat de sa Cui-
 sine. Je vous invite, Madame, à broder le Cane-
 vas du Proverbe dont je vous parle dans ma lettre,
 & de le jouer devant lui, peut-être se corrigera-
 t-il; en tout cas je joins ici un Vaudeville qu'il
 feroit à propos de chanter à la fin. J'ai fait noter
 la Musique; ne connoissant pas les talens du jeune
 M. Schultze & me méfiant beaucoup d'un Musi-
 cien qui a pu trouver des sons sur des paroles
 aussi baroques que celles de M. de B. L.

J'ai l'honneur d'être très respectueusement Ma-
 dame.

Votre très humble & très
 obéissant serviteur.

De St. A***.

VAU-

VAUDEVILLE.

Pour être Chanté à la fin du Proverbe.

Il faut que chacun fasse son métier.

Souvent cette machine ronde
Semble rouler tout de travers,
C'est que de grands foux elle abonde,
Et que dans ce vaste Univers
On voit hélas! beaucoup de monde
Se juger & vivre à l'envers.

Tout seroit bien en son entier
Si chacun faisoit son métier.

Un Robin veut d'un Militaire
Prendre l'air & le ton bruyant;
Un Commis trancher du pédant;
Un sot veut rimer, un fat plaîre,
Une femme sexagénaire
Veut encor trouver un amant.

Tout seroit bien en son entier,
Si chacun faisoit son métier.



VAU.

VAUDEVILLE.

Souvent cette ma- chi- ne ronde semble
rouler tout de travers, c'est que de grands
Foux elle abonde, & que dans ce vaste u-
nivers, on voit hélas! beaucoup de monde
se juger & vivre à l'envers. Tout seroit bien
en son entier, si chacun faisoit son métier.

F I N.



qui font lever le Cœur ; tous ces
stercocites s'expriment d'une manie-
re extraordinaire. La Baronne, par
sa fille.

*Il faut suivre que ma volonté, car je suis
ademoiselle.*

Le Baron.

La Baronne.

*est une belle raison ; comme si l'on n'é-
st plus sûr de la Mere que du Pere!*

le s'exprimer avec autant de delica-
prudence & d'honnêteté devant son
; en vérité Melle. Adélaïde est la à
e, & vous conviendrez facilement,
aronne, que vous ne voudriez pas
prendre le file de Madame de
debieter de pareilles gentilles à M
fut-il aussi brutal, aussi bourru que
ore ou M. le Capitaine Aldamon ;
te que l'on n'a pas voulu faire de
un homme de courage ; je ne con-
si sot que ces Messieurs à cocarde,
ours prêts à mettre flamberge au
contre un de leurs Camarades, qui
épondre, mais contre un Financier
comme si le métier de ces gens là
liner. Aussi M. de Clermont laisse
libre au Don Quichotte qui fait le
fa féraïlle, & crie après *Victoire*,
pense que les braves Militaires de
reconnoîtront pas dans ce portrait,

D 4 pas

